

Rentrer chez soi

J'attends, mon sac à dos posé contre ma jambe, pendant qu'elle fouille dans son sac. J'entends enfin le bruit métallique caractéristique, et la vois ressortir un trousseau de clé. Déverrouille le haut, déverrouille le bas. Tourne la poignée, pousse la porte.

Je la suis. J'ai l'impression d'être un intrus. Un peu comme dans les documentaires, où l'on devine le caméraman derrière la personne qui lui ouvre le chemin. J'espionne le moindre de ses faits et gestes, tout en découvrant son appartement.

Elle pose ses clés sur un petit meuble à côté de la porte. Il y a là quelques enveloppes, déjà ouvertes, qui attendent sans doute d'être triées. Un autre jeu de clés. Un petit bol, rempli d'innombrables bouts de papiers. Notes, factures, tickets de cinéma, billets de bus... Je me demande si chaque papier est associé à un souvenir spécifique, ou s'il s'agit juste d'une façon comme une autre de se débarrasser du contenu de ses poches en arrivant chez elle. Elle se penche pour enlever ses chaussures. Je fais de même, reculant un peu pour lui laisser de la place.

Elle me fait visiter. Une porte tout de suite sur la gauche. Les toilettes. Un petit couloir, qui fait aussi cuisine. C'est une belle façon d'économiser de l'espace. Un grand plan de travail vide sur la droite, devant la

fenêtre. À gauche, des meubles, un évier, un four, une cuisinière. Un autre plan de travail. Vide aussi. Je m'imagine cuisiner ici. La lumière est agréable. J'aurai peut-être l'occasion d'essayer les lieux.

Au bout du petit couloir, une autre porte donne sur la seule pièce de l'appartement.

— Et voilà. C'est mon chez-moi. Je t'avais dit : c'est petit. Et c'est peu meublé.

Peu meublé, ça l'est en effet. Il y a un bureau d'ordinateur, avec un ordinateur portable dessus, et une chaise devant. Un matelas posé à même le sol, avec une petite table à côté. Quelques livres, et une lampe de chevet. Deux autres portes dans un coin. Une permet d'accéder à la salle de bain, l'autre à un placard. Aucune décoration sur les murs, à l'exception d'une grande carte des États-Unis.

Elle s'approche du bureau, sur lequel je reconnais un vieux répondeur. Un chiffre est écrit sur l'écran. Deux. Mais il ne clignote pas. Pas de nouveaux messages. Je laisse mon regard se promener un peu partout, pensif.

— Tu sais, je crois qu'il y a quand même une chose qui me manque depuis que j'ai commencé ce voyage.

— Avoir un chez-toi ?

— Non, pas du tout. Le Pourquoi Pas ? est mon chez-moi. Je m'y sens bien. C'est tout petit, mais c'est confortable. J'y ai mes repères, mes habitudes, toutes les

choses dont j'ai besoin. Non, j'ai un chez-moi... Ce qui me manque, c'est que je n'y reviens jamais.

— Comment ça ?

— Je ne rentre jamais chez moi. Ce qui est assez normal, vu que mon chez-moi m'accompagne partout où je vais. Tu sais, revenir chez soi, ouvrir sa boîte aux lettres en se disant « peut-être qu'il existe encore quelqu'un qui m'apprécie assez pour prendre le temps de m'envoyer une carte postale, ou une lettre manuscrite ». Et s'il y a une enveloppe, on se demande qui c'est. On a un petit serrement de poitrine. Et si c'était une mauvaise nouvelle ? Ou une facture ? Ou juste de la pub ? Si la boîte est vide, il y a toujours une deuxième chance. Peut-être que le répondeur clignotera. Pendant le bref instant d'attente, entre le moment où l'on voit le chiffre clignoter et celui où on entend le message, on est à la fois unique au monde, parce qu'une personne a pris le temps de penser à nous, et en même temps, juste un individu parmi tant d'autres, un numéro, courtisé par des compagnies publicitaires. Et soudain, c'est une voix que l'on reconnaît. On écoute cette personne nous donner des nouvelles, nous poser des questions. On pense déjà à la rappeler, on pense déjà à ce que l'on va lui raconter, tout en faisant les cent pas dans son appartement, en rangeant des petites choses qui traînent ici et là...

— Ou en regardant par la fenêtre, les yeux perdus dans le vide.

J'ai un petit rire. C'est ce que je suis en train de faire. Un brin de nostalgie m'envahit. J'ai passé de nombreuses années sans avoir de téléphone portable. Je n'avais pas envie d'être joignable n'importe quand. Je voulais pouvoir me cacher, de temps en temps. Mais avant d'entreprendre ce voyage, je m'en étais acheté un. Pour garder un lien avec les personnes que j'avais laissées derrière moi. Pour être encore joignable... J'avais prévenu mon entourage d'éviter internet. Je n'avais pas envie de devoir chercher en permanence des endroits où me connecter. Le téléphone avait été un compromis qui, au final, ne me convenait qu'à moitié. Je ne l'utilisais pas souvent, et il sonnait rarement.

— Ça fait longtemps que tu habites ici ?
Elle réfléchit quelques secondes.

— Ça va bientôt faire six mois.

— Et tu n'as jamais eu envie de t'installer plus que ça ?

— J'ai tout ce qu'il me faut ici. Un lit pour dormir, une table pour manger, une chaise pour m'asseoir. Je n'ai besoin de rien de plus. Je n'ai aucune idée de combien de temps je resterai à Portland. Je veux pouvoir partir quand je veux. Demain, si l'envie m'en prend. Rien ne me bloque ici. Aucune possession matérielle

ne m'oblige à rester. Je serai heureuse de donner tout ça quand je repartirai.

— Et tu as toujours vécu comme ça ?

— Non, ça m'a pris du temps. Avant, j'habitais dans le Colorado. J'avais un grand appartement. Plein de meubles, plein de trucs. J'y ai habité trois ans, accumulant de plus en plus d'affaires. Quand j'ai décidé d'aller m'installer à San Francisco, ça m'a brisé le cœur. Je devais me débarrasser de tant de choses... J'en ai emporté le plus possible avec moi en empruntant un van à des amis. J'ai laissé beaucoup de meubles en arrière. Je les ai revendus. Ça n'a pas été simple. Il m'a fallu trois mois pour réussir à partir. Rendue à Frisco, j'ai réinvesti l'argent de mes meubles, pour m'en acheter de nouveaux. Forcément, j'en avais moins. J'ai réalisé que c'était stupide. J'avais envie de pouvoir continuer à bouger, à être libre. Alors j'ai passé mes deux années là-bas à me débarrasser de tout le superflu. Et une petite voiture m'a suffi quand je suis arrivée à Portland. J'avais mon matelas, et ma petite table. Quand je me suis installée dans cet appartement, je n'avais qu'une fourchette, un couteau et une assiette. J'ai racheté un deuxième exemplaire de chaque, parce que je ne voulais pas avoir à faire la vaisselle deux fois par jour. Mais maintenant, au moins, je me sens bien.

— Détachée des biens de ce monde ?

— En quelque sorte, oui. Les objets que l'on possède finissent toujours par nous posséder.

— Je m'étais fait la même réflexion en quittant Montréal.

— Difficile de tout faire tenir dans un van?

— C'était un peu ça, oui. J'ai toujours mon appartement qui m'attend. Avec tous mes meubles. J'ai une très belle collection d'assiettes, parce que j'aime inviter des amis chez moi, j'aime faire à manger, et je cuisine en fonction des assiettes que j'utiliserai. Maintenant, la seule perspective de déménager me fait peur. Je me suis coincé dans mon appartement.

— Pourtant, tu dois être conscient que l'on peut vivre avec pas grand-chose maintenant, non?

— J'ai tout ce qu'il me faut à bord du Pourquoi Pas?. Il ne me manque que des toilettes et une douche. Je me débrouille comme je peux pour me laver. Chez des gens que je croise, dans des terrains de camping... Mais mes assiettes ne me manquent pas. Mes meubles non plus. J'imagine que je me débarrasserai de tout ça à mon retour.

— Tu penses toujours rentrer?

— Il faudra bien que ça se fasse un jour...